



Corela

Cognition, représentation, langage

HS-8 | 2010

L'interpellation

Quand l'interpellation interpelle les linguistes : l'activité interpellative, un « objet de recherche difficile à cerner » ?

Catherine Détrie



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corela/1671>

DOI : 10.4000/corela.1671

ISSN : 1638-573X

Éditeur

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

Référence électronique

Catherine Détrie, « Quand l'interpellation interpelle les linguistes : l'activité interpellative, un « objet de recherche difficile à cerner » ? », *Corela* [En ligne], HS-8 | 2010, mis en ligne le 23 novembre 2010, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corela/1671> ; DOI : 10.4000/corela.1671

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.



Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Quand l'interpellation interpelle les linguistes : l'activité interpellative, un « objet de recherche difficile à cerner » ?

Catherine Détrie

- 1 Comment définir linguistiquement l'interpellation ? Les dictionnaires de sciences du langage et manuels de grammaire l'ignorent le plus souvent, comme si cet acte pourtant important de la vie quotidienne ne relevait ni de la grammaire, héritant en cela de l'apostrophe, à laquelle on récuse toute fonction grammaticale, ni de la pragmatique et des actes de langage (il ne s'agit pas d'un ordre à proprement parler, ni d'une demande, et encore moins d'une assertion) : si l'interpellation s'inscrit dans le cadre englobant très large des actes allocutifs, « caractérisés par le fait que le locuteur implique l'allocutaire dans son énonciation » (Neveu, 2004 : 24), elle n'est pas autrement définie, et par ailleurs souvent confondue avec l'injonction, en tant qu'acte, ou mentionnée au détour de l'impératif, cette fois par le biais de l'apostrophe, dont on explique patiemment qu'elle est une forme de « renforcement » ou de « modulation de l'injonction », « coréférente au sujet effacé » de l'impératif, dont « le statut est proche d'une apposition à ce sujet sous-entendu » (Riegel et al., 1996 : 409), ...alors que l'impératif, étant un mode de parole, ne nécessite pas de sujet : il ne peut donc y avoir de coréférence avec un sujet fantôme.
- 2 Intuitivement l'interpellation implique le deux, un locuteur et un allocutaire, et serait définie comme le fait, pour un locuteur, de tenter d'instaurer par des indices d'allocation un face à face immédiat et direct, dont on perçoit tout aussi intuitivement qu'il est plus souvent orienté du côté du duel que du duo : il semble qu'il y ait souvent une dimension agonale dans l'interpellation.
- 3 Pour corroborer cette intuition, rien de tel que de se référer aux définitions dictionnaires : je m'interrogerai donc sur le sémantisme du mot interpellation, mais aussi sur l'acte que recouvre ce mot, et cela à partir d'une approche énonciativo-pragmatique (1). J'essaierai ensuite de m'interroger plus linguistiquement sur les formes

interpellatives, en réfléchissant à des critères linguistiques pour tenter de circonscrire leur domaine (2.), et je m'appuierai pour ce faire sur l'approche de Charaudeau (1992). Je serai alors amenée à défendre l'idée d'une interpellativité (sur le modèle d'allocutivité) en termes de gradualité (3.). Enfin, je m'interrogerai sur la matérialisation proprement syntaxique de l'acte interpellatif (4.).

- 4 Il me semble en outre que, pour que l'approche soit complète, il faudrait aussi, nécessairement, une analyse de la réception de l'acte interpellatif, qui est, elle aussi, variable : acceptation du face à face, évitement, retournement (du type toi même !, quand l'interpellation est insultante, ou, de manière plus rouée, le fameux Connard ! / Enchanté, moi c'est Jacques Chirac), etc. Mais c'est un sujet qui mériterait à lui seul un développement, et que je n'aborderai donc pas, pour cette raison. On ne peut pourtant parler sérieusement d'interpellation qu'en couplant production et réception, la prise en compte de l'interaction en son entier étant évidemment nécessaire. Je me cantonnerai donc ici à l'intervention initiative, le premier constituant de la paire adjacente, formant l'interaction. Non seulement je n'oublie jamais le couple formé par les coénonciateurs, que je considère comme au fondement de l'activité de langage, mais je pars de l'idée que l'interpellation spectacularise ce couple, en une mise en scène achevée de l'autre, discriminé radicalement de ego, et reconnu à ce titre comme un sujet à part entière, au même titre que ego.

1. Définir l'interpellation

- 5 L'interpellation n'est apparemment pas une notion linguistique : ni le *Dictionnaire des notions linguistiques* (Neveu 2004), ni le *Dictionnaire des sciences du langage* (Dubois & al. 1994) ne proposent une entrée INTERPELLATION. Cependant le premier y fait allusion de manière indirecte, en proposant des entrées TERME D'ADRESSE, APOSTROPHE et VOCATIF, mais le mot ne figure pas explicitement, APOSTROPHE étant mis en relation avec le procès S'ADRESSER À, et TERME D'ADRESSE avec RÉFÉRER À l'allocutaire. Le second propose les entrées APOSTROPHE et APPELLATIF, qui, dans cet ouvrage, subsume l'apostrophe (« les termes de la langue utilisés dans la communication directe pour interpellier l'interlocuteur auquel on s'adresse ») et les emplois simplement désignatifs (les mêmes termes « dans l'énoncé indirect avec une syntaxe particulière : J'AI RENCONTRÉ HIER MADAME DUPONT », OP. CIT. : 45).
- 6 On ne trouve pas non plus ce terme en entrée dans les dictionnaires d'analyse du discours. L'interpellation y est abordée par le biais des termes d'adresse (Charaudeau et al. 2002). Elle est alors présentée au titre d'une des fonctions dévolues aux termes d'adresse. Le verbe interpellier, lui, figure uniquement trois fois dans Détrie, Siblot, Verine (2001) : aux entrées formation discursive (au sens d'Althusser), mise en clôture (dans le cadre d'une approche de l'interaction), et pulsion communicative (en lien avec les interjections).
- 7 Il faut donc partir des définitions figurant dans les dictionnaires généraux pour proposer ensuite un éclairage plus linguistique. Étymologiquement, le mot interpellation, emprunté au latin, est construit à partir de inter- et d'une base qu'on ne trouve qu'en composition, pellere, pulsus, se rattachant à une racine indoeuropéenne qui renvoie à l'idée de pulsion : la pulsion communicative tournée vers autrui (inter-), la constitution du deux s'inscrivent donc dans la forme du mot.

1.1. Approche sémantique du mot

1.1.1. Les constantes dictionnairiques

- 8 Le mot apparaît comme polysémique. Le mot latin INTERPELLATIO est issu du verbe INTERPELLARE, qui signifie interrompre quelqu'un qui parle, déranger le cours d'une action, troubler. Il faut donc partir du verbe INTERPELLER pour tenter de cerner les divers sens construits par le nom.
- 9 Le Dictionnaire de la langue française du XVI^e siècle (Huguet) propose quatre potentialités sémantiques, auxquelles s'ajoute tardivement un sens spécialisé :
 - interrompre quelqu'un (sens le plus fréquent),
 - intercéder,
 - importuner, troubler,
 - frapper de coups répétés,
 - sommer, mettre en demeure (sens juridique attesté en 1599).
- 10 Seul le dernier sens perdure au XVII^e siècle, en témoigne la définition proposée par le Dictionnaire de l'Académie (1694) :

Sommer quelqu'un de quelque chose à quoy son devoir l'oblige. Je vous interpelle de, etc. Il fut sommé et interpellé pour répondre. Je vous interpelle de dire la vérité. J'interpelle votre bonne foy, votre conscience.
- 11 On voit bien aux exemples proposés qu'il s'agit de sommer quelqu'un de répondre ou de s'expliquer, Richelet (1680) et Furetière (1690) proposent d'ailleurs pour le nom *interpellation* une explication en termes de *sommation*, *commandement de répondre*.
- 12 Le verbe acquiert ensuite plus généralement le sens de poser une question (1780). C'est à partir de cette dernière potentialité que s'impose, depuis la Révolution, l'usage politique de l'*interpellation* : il s'agit de demander à un ministre, un gouvernement, de s'expliquer sur ses actes, sur sa politique. Le sens plus général d'adresser la parole de manière vive à quelqu'un est d'un emploi plus récent (attesté en 1823).
- 13 *Le Robert* distingue six valeurs différentes pour le verbe :
 - adresser la parole brusquement à quelqu'un,
 - apostropher, appeler,
 - héler,
 - demander à un ministre ou un gouvernement de s'expliquer sur ses actes (politique),
 - questionner (un suspect) sur son identité (droit pénal),
 - avoir un intérêt psychologique vif pour quelqu'un, interroger, questionner quelqu'un, emploi à la mode dans les années 70 « dans un vocabulaire pseudo-psychologique », selon *Le Robert historique* (ça m'interpelle quelque part).
- 14 On voit tout de suite que les trois premières orientations sémantiques proposées par *Le Robert* renvoient à des actes de langage qui tournent autour de l'imposition d'une interaction, la constitution souhaitée d'un face à face : adresser la parole à quelqu'un, l'appeler, le héler mettent en attente un acte réactif de la part de l'interpellé. Il en va de même pour les deux sens techniques (droit constitutionnel ou pénal). Il s'agit donc bien, avec des degrés divers, d'une assignation à réagir (s'arrêter, répondre, se retourner, signaler verbalement ou paraverbalement qu'on a bien entendu l'appel, etc.), et donc rapport hiérarchique, l'interpellateur étant en position haute.

- 15 Pour ce qui est du nom *interpellation*, le TLFI propose comme sens de base *fait d'appeler quelqu'un, de lui adresser la parole (d'une manière brusque) pour attirer son attention, de lui demander quelque chose ou l'insulter*.
- 16 À ce sens de base, s'ajoutent des spécialisations dans le domaine juridique, en relation directe avec les réglages du verbe :
- en droit constitutionnel, demande d'explication adressée au Gouvernement par un membre du Sénat ou de la Chambre des Députés en séance publique, et engageant un débat auquel d'autres parlementaires peuvent en principe prendre part et qui se termine normalement par le vote d'un ordre du jour. Si l'interpellation n'est plus en usage dans la Ve République, elle s'est avérée une pratique commode pour renverser le Gouvernement à la majorité relative (ou des suffrages exprimés), participant à l'instabilité des gouvernements de la IIIe et de la IVe Républiques ;
 - en droit pénal, question posée à un individu au cours d'un contrôle de police ou d'un interrogatoire, soit un acte très clairement agonal (contrôle, interrogatoire inscrivent un rapport d'autorité) ;
 - en droit civil, sommation par huissier, notaire ou juge d'avoir à faire ou à dire quelque chose.
- 17 On remarquera en premier lieu que le mot *interpellation* peut construire le sens d'acte contraignant quelqu'un à réagir ou à réfléchir (bien que ce sens ne soit cependant attesté dans les dictionnaires que sous la forme verbale *interpeller*) ou son résultat.

1.1.2. Les emplois les plus fréquents en synchronie

- 18 Néanmoins, le sens le plus fréquent actuellement, quand il s'agit du nom, est le sens spécialisé en droit pénal : fait de poser (à un individu) une ou des questions précises au cours d'une enquête, d'un contrôle de police et éventuellement mise en état d'arrestation. Un relevé des quinze occurrences d'*interpellation*, dans un corpus de vérification constitué à cet effet (*Libération*, du 27.10.07 au 16.11.07) confirme cette assertion, puisqu'elles construisent toutes ce sens. Voici quelques exemples :
- Vers 23 heures, les CRS ont « encerclé tous les gens dans l'amphi » pour procéder à l'évacuation, qui s'est faite sans heurt ni interpellation. (07/11/2007) Ce coup de filet survient au lendemain de l'interpellation par la police du Hamas à Gaza d'au moins 200 membres du Fatah. (15/11/2007) L'évacuation s'est déroulée sans incident et n'a donné lieu à aucune interpellation. (16/11/2007)
- 19 Par contre, le verbe *interpeller* (41 occurrences) a des emplois plus variés. S'il construit majoritairement le sens d'arrêter quelqu'un en vue de l'interroger (25 occurrences), il peut aussi renvoyer à l'idée de s'adresser à quelqu'un, appeler quelqu'un (4 occurrences), ou de provoquer l'attention de, exiger une réponse, une prise de position de (12 occurrences) :
- S'il est légitime que les acteurs de la société civile interpellent les scientifiques, il serait ironique que des associations qui ont pour objectif de défendre les droits et les libertés cherchent à imposer une censure préalable de la recherche. (15/11/2007)
- 20 Cet emploi peut même être absolu :
- Oui, mais le débat interpelle, ce n'est pas innocent. On peut dire que faire venir des joueurs étrangers améliore le rugby des pays concernés, mais cela ne développe pas le rugby sur place. (27/10/2007)

- 21 On peut envisager que ces derniers emplois résultent d'un affadissement, d'un affaiblissement, du réglage de sens du mot INTERPELLATION en philosophie marxiste, concept forgé par Althusser, qui permet de pointer le rôle de l'idéologie dans la constitution / transformation en sujets (au sens d'assujettis) des individus biologiques : l'interpellation est alors l'acte d'assigner aux individus biologiques une place (dans le champ social, économique, affectif, des pratiques quotidiennes, etc.) qui les constitue en sujets. C'est un processus abstrait, mais qui peut être exemplifié par une infinité de situations concrètes, dont l'interpellation policière est une illustration exemplaire. C'est en effet l'acte de hélage « hé, vous, là-bas ! » qui constitue l'interpellé en suspect.

1.2. Approche sémantico-pragmatique de l'interpellation comme acte

- 22 Quel que soit le sens conféré au mot, l'acte d'interpeller s'avère un acte directif, puisqu'il a pour but d'orienter l'agir de l'autre, la prise de parole ou la gestuelle à visée interpellative influençant les relations entre les coénonciateurs. En effet l'allocutaire va adopter un comportement réactif à l'interpellation (qui le pose en interpellé). Qu'il s'agisse de l'interpellation dans le champ des pratiques quotidiennes, ou en droit constitutionnel ou pénal, l'acte de langage constitutif de l'interpellation, de fait, construit le face à face, un face à face dont l'aspect conflictuel, agonale n'est pas à exclure : l'interpellation policière ou politique en est une illustration. L'acte d'interpeller fonde ainsi un mode de mise en relation avec autrui, et s'ancre dans la présence corporelle de l'autre. Je ne rentrerai pas dans le débat de l'interpellation en tant qu'acte illocutoire, n'étant pas philosophe du langage, mais si l'acte illocutoire se réalise effectivement dans une parole ayant pour fonction première et immédiate de modifier la situation des personnes en présence, l'interpellation répond en tous points à cette définition : interpeller, c'est instaurer une situation nouvelle entre deux personnes, en transformant une situation de coprésence en interaction / colocation projetée, acte qui met en jeu les relations interhumaines. L'interpellation, parce qu'elle s'avère un acte tentant d'intimer un comportement à celui à qui j'ai accordé le statut d'interpellé en l'interpellant, de lui faire accomplir une action (par exemple manifester d'une manière ou d'une autre la prise en compte de l'interpellateur) peut de la sorte être classée dans les actes directifs.

Bilan

- 23 Que retenir de ces diverses remarques, concernant l'activité interpellative elle-même et la façon dont elle s'inscrit en langage ? Et en quoi peuvent-elles nous mener à une définition linguistique de l'interpellation, aussi bien du mot que de la chose, l'acte de langage lui-même ?
- 24 1. En premier lieu, l'interpellation est en relation directe avec la situation d'énonciation. En effet, l'*interpellation* (en tant que procès) – que ce dernier soit compris au sens policier, althussérien, étymologique, ou quotidien –, ne peut être interprétée comme telle que s'il y a coprésence de deux animés humains, condition de l'instauration du face à face langagier. La construction transitive directe du verbe *interpeller* permet de dégager deux pôles actantiels, un actant source (un interpellateur) et un actant cible (un interpellé). Le procès est donc censé instaurer ce face à face (réel ou fictif) entre ces deux personnes.

L'interpellation présuppose donc la coprésence, qui, elle-même permet la coénonciation, en conférant à l'énoncé un statut dialogal.

- 25 2. Ce face à face est perçu comme plus ou moins conflictuel : tout à fait conflictuel pour les sens spécialisés en droit pénal ou constitutionnel, mais aussi pour le sens plus général d'*adresser la parole de manière vive à quelqu'un*, ou pour le sens étymologique de *interrompre*, *couper la parole à quelqu'un*, comme si interpellé quelqu'un était quasi définitoirement lié à la non-préservation de sa face. *Interpeller* serait donc aussi, presque naturellement, un acte qui peut être perçu comme agonal, un FTA (*Face Threatening Act*). En effet l'interpellation fait partie des actes menaçants pour la face négative de l'allocataire, puisqu'il empiète sur le territoire de son moi.
- 26 3. Enfin, pour ce qui est du sens althussérien, l'interpellation est avant tout une convocation à être un sujet X ou Y, qui, s'il se moule dans le rôle assigné par l'interpellateur, et donc aliène sa liberté d'être, se met aussi en position de *répondre de ses actes*. Or, répondre de ses actes, c'est avant tout répondre, soit un procès prototypique de l'interaction elle-même, en face à face, le mode de la question / réponse étant un mode structurant du dialogue, cette fois au sens linguistique.

2. Quelle définition linguistique pour l'interpellation ? et quels critères linguistiques pour délimiter son domaine ?

- 27 On l'a dit, l'interpellation n'est pas une notion linguistique. Quand le mot ou l'idée figure dans un manuel de grammaire, c'est toujours de façon évanescence. Si le mot est présent chez Riegel ET AL., il n'est jamais autrement explicité : il apparaît dans le cadre de l'interjection (HEP ! est présenté comme marquant l'interpellation, OP. CIT. : 462), et dans le cadre de l'apostrophe (cette dernière pouvant signaler une « interpellation plus ou moins pressante pour contraindre un interlocuteur qui se dérobe », OP. CIT. : 464). Le Goffic (1993 : 373) évoque simplement la « fonction d'appel » de l'apostrophe. Seul Charaudeau lui consacre une entrée, dans son ouvrage *Grammaire du sens et de l'expression*, c'est-à-dire une grammaire qui s'attache à décrire les faits de langage en fonction « des intentions du sujets parlant » (1992 : 4). Benveniste l'aborde au détour d'une phrase. Mais ces deux derniers auteurs ont pour point commun de l'appréhender dans le cadre plus vaste de l'intersubjectivité. C'est ce point que j'aborde maintenant, et que je prolongerai par une réflexion sur ce que j'appelle une ECHELLE D'INTERPELLATIVITE, c'est-à-dire l'idée d'une gradualité dans la force interpellative des termes supports de l'acte interpellatif.

2.1. L'interpellation : une forme d'intimation (Benveniste)

- 28 Pour Benveniste, l'interpellation est une forme d'INTIMATION, cette dernière englobant, de son point de vue, les « ordres, les appels conçus dans des catégories, comme l'impératif, le vocatif, impliquant un rapport vivant et immédiat de l'énonciateur à l'autre dans une référence nécessaire au temps de l'énonciation » (1974 : 84). Au même titre que l'interrogation, la visée de l'intimation est d'« influencer en quelque manière le comportement de l'allocataire » (IBID.).

- 29 Le mot *intimation* actualise, au-delà du deux qui lui est constitutif, une part d'agonal, au même titre qu'*interpellation*. Il véhicule une certaine violence, à sens unique, de la relation des coénonciateurs : assignation, voire sommation du coénonciateur à dire, à faire, à répondre, à écouter, à venir, etc., marquant de la sorte une relation spécifique, qui est d'abord une relation verticale de pouvoir, le pouvoir interpellateur ou intimeur, précisément. Avoir ce pouvoir, c'est aussi imposer à l'autre son mode propre de communication.
- 30 Dans l'interpellation verbale, l'acte d'appropriation de la langue qu'est l'énonciation se double donc d'un acte d'adresse et d'un acte d'assignation de son coénonciateur, ainsi mis en demeure d'agir ou de réagir, corporellement ou verbalement. L'interpellation est ainsi totalement liée à l'intersubjectivité, puisque cet acte ne peut se réaliser que dans l'intersubjectivité : le deux est donc la condition même de l'acte d'interpellation.

2.2. L'interpellation : une modalité allocutive se matérialisant par un terme d'identification en emploi autonome (Charaudeau)

- 31 Charaudeau (1992) est le seul ouvrage de grammaire qui traite l'interpellation en tant que telle, en lui consacrant une entrée, dans le cadre plus vaste des modalités allocutives. Il considère que l'interpellation est une modalité allocutive spécifique, au même titre que l'injonction, l'autorisation, l'avertissement, le jugement, la suggestion, la proposition, l'interrogation, et la requête. L'interpellation, tout comme l'injonction, signale un sujet parlant « en position de supériorité par rapport à l'interlocuteur », la « mainmise » du locuteur sur l'interlocuteur établissant « entre les deux un rapport de force » (OP. CIT. : 648). L'interpellation est donc un acte qui engage les partenaires interlocutifs :

Le locuteur :

- pose dans son énoncé l'identité d'une personne humaine (ou d'un être quelconque tenu pour tel).
- discrimine la personne parmi un ensemble d'interlocuteurs possibles en le désignant par un terme d'identification plus ou moins spécifique.
- attend de l'interlocuteur qu'il réagisse à l'« Interpellation », en se reconnaissant dans l'identification.
- se donne un statut qui l'autorise à interpellier (car, comme pour la Question, n'interpelle pas qui veut). L'interlocuteur :
- se doit de signifier sa présence, ou de se faire reconnaître à l'appel qui l'identifie. (op. cit. : 579)

- 32 Le fait de présenter en succession les deux partenaires de l'interpellation montre que cette dernière est une coconstruction : l'un attend une réaction, l'autre se doit de signifier sa présence, si bien que l'interpellation tombe à plat si l'interpellé est sourd par exemple, ou s'il peut se permettre de l'ignorer (il fait le sourd). L'acte interpellatif est donc un acte de mise en relation de deux sujets, dont la réussite est subordonnée à la reconnaissance de l'intention interpellative de l'énonciateur par l'interpellé.
- 33 Cet acte se matérialise en langage, selon Charaudeau, « par un TERME D'IDENTIFICATION dans une forme dite INTERJECTIVE ». La FORME INTERJECTIVE n'est cependant pas autrement définie. Faut-il entendre une forme qui se caractérise, au même titre que l'interjection, par son autonomie syntaxique, qui peut faire énoncé à elle seule, prosodiquement différenciée, et hors du cadre propositionnel quand elle est linéarisée ? Sans doute, car les classes concernées par l'interpellation débordent la seule classe de l'interjection, Charaudeau regroupant ces FORMES INTERJECTIVES selon qu'elles

procèdent à l'identification du « rapport de connaissance », à l'identification du rapport social, ou à l'identification appréciative du « rapport affectif ».

- 34 Au sein du premier groupe (rapport de connaissance), sont classées les formes construisant « une identification indéterminée (*Hé ! Toi / Vous !, hep !, pst !, dites donc !*) », les formes d'identification générique (*Monsieur, Madame, Mademoiselle, Jeune homme*, et les formules de salutation : *Bonjour, bonsoir, salut,...*) », les formes d'identification de parenté (*Papa / Maman, Père / Mère, Grand-père / Grand-mère, Pépé, Papi...*) », enfin les termes d'identification en propre » (nom, prénom, surnom) » (op. cit. : 579-580).
- 35 Au sein du deuxième groupe (rapport social), sont classées les formes construisant une « identification professionnelle (*Monsieur le directeur, chef, patron*) », et une « identification par le biais de titres, grades » (*Monsieur le Duc, camarade, Mon général*).
- 36 Au sein du troisième groupe (rapport affectif), sont classées les formes construisant une « identification positive (termes affectueux : *mon ami, mon brave, mon chou*) », ou une « identification négative (injures : *Salaud, traître, vendu, petit con, sale type...*) » (op. cit. : 580-581).
- 37 On remarque ainsi que l'acte interpellatif peut se matérialiser dans des catégories grammaticales tout à fait différentes : interjections (*hé, hep, pst*), noms propres et communs (de nature ou par conversion) ou syntagmes nominaux, syntagmes verbaux de forme impérative plus ou moins désémantisés (*dites donc*). Mais Charaudeau traite à part l'impératif, contrairement à Benveniste.
- 38 Je laisserai pour ma part aussi l'impératif de côté, dans la mesure où la modalité injonctive ne recoupe que très partiellement l'acte interpellatif, ce dernier ne correspondant que dans quelques rares cas à une configuration injonctive implicite (*Taxi ! garçon !*). On a ainsi des recouvrements partiels entre interpellation et injonction. L'injonction pose une action à réaliser, alors que l'interpellation a pour double fonction de discriminer celui qu'on pose comme allocutaire par un terme d'identification et de lui demander de signifier sa présence d'une manière ou d'une autre.

Bilan

- 39 L'interpellation s'avère une sous-catégorie des actes allocutifs, qui peut être définie comme un acte constitutif d'une relation intersubjective :
 - visant à modifier la situation de coprésence, en instaurant une relation intersubjective d'interlocution, sous-tendu, du côté du locuteur, par une présomption d'identification référentielle et d'accessibilité de l'interpellé (l'acte interpellatif prédisquant sa présence), et simultanément par une visée clairement interpellative,
 - actualisant son assignation à être coénonciateur,
 - enfin impliquant la mise en attente d'une réaction de celui qui est institué coénonciateur par l'interpellation.
- 40 Au plan pragmatique, si la visée interpellative est atteinte, c'est-à-dire si l'acte est réussi, la situation des personnes intéressées est modifiée, et l'interpellation s'avère alors un acte directif, contraignant le colocuteur à réaliser lui-même un acte en réaction (répondre, s'arrêter, se retourner, etc.), c'est-à-dire à ajuster son propre comportement à l'aune de l'acte interpellatif premier.

3. Du plus ou moins interpellatif : plaider pour une interpellativité à géométrie variable

- 41 Cependant, si la plupart des FORMES dites INTERJECTIVES proposées par Charaudeau semblent bien construire une identification (déterminée ou indéterminée), en permettant de discriminer une personne parmi d'autres, et de la contraindre à réagir, est-ce le cas pour toutes ? Il me semble qu'il faut introduire l'idée d'une ECHELLE D'INTERPELLATIVITE, envisager les phénomènes en gradualité : des formes les moins interpellatives – actualisant plutôt une orientation interpellative ou une tension vers l'interpellation directe (et la préparant) qu'un acte interpellatif plénier – aux formes à visée explicitement interpellative.
- 42 Pour ce qui est des interjections, Laurent Fauré (1997, et ici même), parle d'*allogénèse*, les jalons interjectifs n'étant pas systématiquement des jalons interpellatifs, mais plutôt l'étape initiale d'ouverture à l'autre et de construction de la sphère intersubjective, relevant à ce titre de l'intersubjectivité émergente (cf. Barbéris 1998).
- 43 Cette analyse me semble transférable à d'autres *formes interjectives*, selon la terminologie de Charaudeau, telles *dites donc* et les formules « de salutation », dont la salutation n'est pas toujours la marque la plus discriminante.

3.1. Dis / dites donc

- 44 Pour *dites donc*, il faut tout de suite remarquer que, même si on n'envisage que le cas de la désémantisation, ce n'est pas une forme spécialisée dans l'interpellation. Il s'agit plutôt d'une forme expressive extrêmement fréquente, qui, quand *dire* à l'impératif est suivi de *donc*, « permet toutes formes d'expression de sentiment (emportement, agacement...) manifestées à propos du dire d'un interlocuteur : *Dis donc !* », soit un emploi réactif et non nécessairement interpellatif. Il peut aussi « servir à attirer l'attention (*Dis donc ! Dites donc !*) », selon le TLFI (respectivement entrées *dire* et *donc*). Quelques exemples illustreront ces deux types d'emploi. Le premier marque un sentiment feint de consternation, mais n'a aucune portée interpellative, tandis que dans les deuxième et troisième exemples, *dis / dites donc* cherche à attirer l'attention de l'interlocuteur. Mais l'interpellation en tant que telle est effectuée par l'apostrophe, respectivement *Du Fessier* en (2), et *le conseil municipal* en (3), apostrophe collective en emploi métonymique¹ :
1. si on devait mépriser les gens sous prétexte qu'ils sont moins connus que vous // alors / dit' donc / madame Royal doit mépriser beaucoup d' gens (Nicolas Sarkozy, interrogé le 16 février 2007 sur les propos de Ségolène Royal concernant Éric Besson)
 2. Blaire l'interpelle :
– dis donc, Du Fessier, c' te bagnole-là, c' est les dentistes ? (H. Barbusse, *Le Feu*)
 3. Dites donc, le Conseil municipal, les 271 000 francs que vous avez libérés ce printemps 2007 pour les pigeonniers afin de réguler proprement les pigeons comme à Bâle (GHI 5-6 septembre) n'auraient-ils pas, par hasard, été absorbés par le magot du Grand Théâtre ? A quoi joue-t-on ? On donne on reprend c'est un jeu de vilain tout ça. (Courrier des lecteurs, *La Tribune de Genève*, 09.01.08)
- 45 Par ailleurs une analyse de toutes les occurrences relevées dans Frantext montre la combinaison quasi systématique de *dites donc* avec un nom ou un pronom en apostrophe

(comme c'est le cas pour les exemples (2) et (3), voire avec un impératif (4), ou une combinaison de l'impératif et de l'apostrophe (5) :

1. Nous en fûmes réduits à faire l'amour de façon un peu furtive : le soir dans mon bureau du Mercure, ou dans tel coin de pièce, chez elle, me disant tout haut, devant son mari : « Dites donc, venez donc un peu. J'ai quelque chose à vous montrer. » (P. Léautaud, *Le Petit ouvrage inachevé*)
2. dites donc, notre hôte, si vous ne mangez pas, au moins trinquez avec nous. (A. Karr, *Sous les tilleuls*)

- 46 Ainsi, si *dites donc* peut effectivement avoir une portée interpellative, il semble plutôt que ce soit, au moins sur un plan statistique, une forme préparatoire à l'introduction du terme d'identification. La forme même (impérative) oriente du côté de l'espace interlocutif : c'est donc une étape initiale de l'actualisation proprement interpellative.

3.2. Bonjour, bonsoir, salut

- 47 Quant aux formules de salutation *bonjour*, *bonsoir*, *salut*, le fait qu'il s'agisse (souvent) d'une salutation implique-t-il qu'il y ait effectivement une visée interpellative dans la salutation ?
- 48 Ainsi pour *salut*, le mot est souvent accompagné d'une apostrophe : *salut les copains*, *la compagnie*, etc., et sa fonction n'est pas toujours une fonction de salutation, loin s'en faut, et encore moins une fonction interpellative. En effet, *salut* peut aussi signifier un refus (6), au même titre que *bonjour* (7), en emploi ironique, qui signale à autrui sa colère face à une conséquence, inévitable, l'échec de la gauche plurielle :
1. Celui qui n'a que sa carcasse, il y tient !... je ne dis pas que, à l'occasion, on ne se ferait pas crever la peau pour ses idées. Mais, pour celles des patriotards, salut ! Ceux à qui ça plaît, qu'ils y aillent ! (R. Martin du Gard, *Les Thibault*)
 2. Résultat, chacun part de son côté, et bonjour la gauche plurielle (*L'Indépendant*)
- 49 *Bonjour*, *bonsoir*, *salut*, sont par ailleurs souvent des séquences d'ouverture ou de clôture d'interaction², et leur emploi au cœur d'une interaction, quand la visée semble plutôt interpellative, engagera fréquemment une formule désambiguïsante, alors que les apostrophes peuvent bien évidemment librement figurer dans le corps de l'interaction : la force interpellative de l'apostrophe semble donc supérieure à celle de la salutation.
- 50 On remarque, au regard de ces exemples, qu'il paraît nécessaire de nuancer l'interpellativité, et de l'envisager, pour les morphèmes « de salutation » aussi, en termes de gradualité.
- 51 Plus généralement, il semble qu'on puisse affirmer au regard des emplois de *dites donc*, et des formes de salutation qu'elles ne sont pas systématiquement interpellatives.

3.3. hé, hep et pst, et quelques autres

- 52 Qu'en est-il maintenant de ces formes « d'identification indéterminée », elles aussi classées par Charaudeau comme des outils de l'interpellation ?
- 53 Certaines d'entre elles semblent spécialisées dans l'emploi interpellatif. Pour le hélage, les interjections *hep* et *holà* font tout à fait l'affaire (mais *holà* peut en outre impliquer soit de ralentir, soit de s'arrêter, superposant dans ce cas interpellation et demande de modération). En (8), *holà* est un morphème pleinement interpellatif, alors qu'en (9) *hep* est

accompagné d'une apostrophe nominale, cette dernière signalant l'aboutissement de l'opération ostensivo-référentielle amorcée par *hep* :

1. Anne Vercors, à une servante. – holà, mon sac, mon chapeau ! Apporte mes souliers ! Apporte mon manteau. Je n' ai pas le temps de prendre ce repas avec vous. (P. Claudel, *L'Annonce faite à Marie*, première version)
2. L'homme traversa. Il était engagé au milieu de la chaussée, lorsque je l'interpellai : – Hep ! Raymond ! Surpris, il s'immobilisa. (L. Malet, *La Vie est dégueulasse*)

- 54 Il en va de même pour *hey*³. En (10), l'emploi est pleinement interpellatif. En (11), *hey* a un rôle préparateur de l'apostrophe. L'interjection constitue la phase initiale de l'acte interpellatif, l'ouverture à l'autre, l'énoncé précédent étant pris dans un format énonciatif en non-personne. (*Du grand Gaudin dans le texte, un plouc*) :b vvvvv

1. Un moustachu buriné se penche côté passager. Avec un accent à couper au couteau, il m'interpelle : « Hey, qu'est-ce qui se passe ? » (Ph. Maoeuvre, *L'Enfant du rock*)². Du grand Gaudin dans le texte. Hey ! citoyens électeurs ! quand est ce que l'on se débarrasse de ce genre de politicien ! Les grandes phrases, les pics et les saillies drolatiques on n'a plus que cela en France... Des faits ! des faits ! (Tonio, 13 décembre 2007, *Libéblog* consacré à Jean-Claude Gaudin) Encore un plouc qui ne sait pas ce que c'est un bobo (par exemple, un journaliste un peu sale) ! Hey Jean-Claude, avant de traiter les autres de crados, tu ferais mieux de nettoyer ta ville et les ordures qui jonchent le sol. (Olivier, 13 décembre 2007)

- 55 Pst, qui par ailleurs peut prendre la forme d'un simple sifflement ou d'un son bref prononcé à mi-voix, cherche à attirer plus discrètement l'attention. La discrétion du hélage ne supprime cependant pas son caractère interpellatif :

1. ils me croyaient saoul eux aussi !... devant le cadran du "nègre" j'ai fait « pst ! pst ! » à un fiacre !... il m'a embarqué... (Céline, *Mort à crédit*)

- 56 En utilisant OHE, l'énonciateur cherche plutôt à attirer l'attention sur lui-même, pour manifester son intention de communiquer avec autrui : à ce titre, il s'agit d'une interjection d'autosignalement. Elle est beaucoup plus rarement employée pour interpeller l'autre : il y a dans ce cas retournement de la portée de l'acte. OHE est alors le plus souvent un préparateur d'interaction. APPELER (13), HELER (14), signalent l'intentionnalité interpellative, OHE semble ouvrir cette séquence interpellative, mais c'est l'apostrophe nominale qui l'actualise pleinement :

2. Une voix l'appela du chemin : « Ohé, Madame Chicot ! » Elle se retourna. (Maupassant, *Le Vieux*)³. ET IL LE HELA PAR UN : « OHE, MONSIEUR VERMUT ! » (BALZAC, LES PAYSANS)

- 57 La gradualité dans l'interpellation ne semble ainsi plus à démontrer, cette dernière n'étant pas en tout ou rien, et les formes utilisées, dans des co(n)textes différents, peuvent être plutôt préparatoires à l'interpellation ou véritablement interpellatives, ou encore peuvent ajouter un autre acte à l'interpellation.

- 58 Que faire encore des phatèmes qui cherchent à établir ou préserver la communication, comme N'EST-CE PAS, ECOUTE, ALLO, S'IL VOUS PLAÎT ? Si les deux premiers préservent clairement le lien, ALLO cherche à l'établir, mais sert aussi aujourd'hui à attirer l'attention dans les situations de brouhaha. Quant à la forme S'IL VOUS PLAÎT, elle a une fonction interpellative plus marquée : c'est une entrée en matière pour contraindre l'autre à réagir, notamment quand son identité est inconnue. Sa visée interpellative me semble relativement nette, du moins dans certaines situations, comme dans l'exemple ci-dessous :

4. C'est pas tout ça, mais faut que je me remue parce que je ne me suis pas payé tout ce trajet pour regarder des publicités ; des Buttes à l'Opéra, ça fait un bout de chemin. Je me lève, et quand je marche, c'est silencieux et élastique. Quand on est riche, même marcher est plus agréable.

- S'il vous plaît... Elle lève la tête et, ce qui me fait un coup, c'est qu'elle a les ongles de la même couleur que ses cheveux. (P. Cauvin, *Monsieur Papa*)

- 59 Enfin, il faut aussi dire un mot des gestes interpellatifs. Un exemple est celui de Michel Piccoli dans le film *LES TOITS DE PARIS*, film où la parole est rare, et où la gestuelle se substitue au discours : ainsi le roulement d'yeux de Piccoli à une jeune voisine sur les bords de la piscine municipale actualise une interpellation, que cette dernière comprend comme une incitation à aller nager dans le grand bain. Mais aussi, le geste, banal, de taper sur l'épaule de quelqu'un, ou de lui saisir le bras quand on est en groupe transforment la personne concernée par le geste en destinataire privilégié. Ici, aucune trace linguistique de l'acte d'interpellation. Cependant l'enchaînement des actes (plonger dans le grand bain pour la jeune fille, se repositionner corporellement en direction de l'auteur du geste) signale la portée interpellative de ces gestes.

3.4. L'apostrophe, un acte prototypiquement interpellatif ?

- 60 Au regard de cette gradualité interpellative, l'apostrophe nominale semble ainsi le marqueur linguistique le plus explicite de l'interpellation : Si OHE ou PST peuvent être utilisés comme marqueurs d'autosignalement, ce n'est jamais le cas de l'apostrophe nominale, qui a pour fonction principale de signaler à autrui qu'on le positionne comme allocutaire direct (cf. Détrie 2006). Cependant, si l'apostrophe nominale actualise indubitablement une allocution, actualise-t-elle pour autant toujours une interpellation, ou seulement une interpellation ? Il faudrait s'interroger sur la valeur véritablement / uniquement interpellative de ces apostrophes. Pour ma part, je considère que l'apostrophe, spectacularisant indubitablement l'autre énonciatif et la relation d'interlocution elle-même (grâce à la figuration aboutie de l'autre en tant qu'allocutaire), donne à voir la coénonciation : mais, si elle s'avère, à la base, un acte interpellatif, en cotexte, elle peut développer d'autres valeurs illocutoires générées par cet acte, jusqu'à les rendre plus saillantes que l'appel lui-même.
- 61 Nonobstant, quand plusieurs formes interpellatives se succèdent, l'appel le plus abouti est celui qu'effectuent les apostrophes. En témoigne l'exemple ci-dessous, où l'ordre des mots – de la forme la moins discriminante (*hé, holà*) à la plus discriminante (*Jacqueline, ma femme*) au sein de chaque groupement interpellatif – est signifiant d'une gradation interpellative :
1. Une chambre à coucher. Jacqueline, dans son lit. Entre maître André en robe de chambre. Maître André. – Holà, ma femme ! Hé, Jacqueline ! Hé, holà, Jacqueline, ma femme ! La peste soit de l'endormie. Hé, hé, ma femme, éveillez-vous ! Holà, holà ! Levez-vous, Jacqueline. Comme elle dort ! Holà, holà, holà, hé, hé, hé, ma femme, ma femme, ma femme. (A. de Musset, *Le Chandelier*)
- 62 Il vaudrait mieux alors parler de saillance ou de moindre saillance interpellative. Là aussi l'approche doit être graduelle, notamment, mais pas seulement, quand l'apostrophe est en position médiane ou finale. Elle a dans ce cas bien plus souvent un rôle phatique, la fonction interpellative n'étant pas prédominante : il s'agit plutôt de montrer le maintien du contact avec l'allocutaire, de manifester la volonté de maintenir le lien conversationnel, ou de renforcer la relation interpersonnelle en la mettant en spectacle.

En outre, au-delà de cette fonction phatique, les positions médiane et finale ont aussi une fonction régulatrice, marquant, quand l'apostrophe est en position médiane, que le locuteur n'envisage pas dans l'immédiat le terme de son tour de parole, et, quand elle est en position finale, la fin du tour de parole. Il y a donc très peu d'interpellativité au sens strict dans ces emplois, mais plutôt ostension de la coénonciation, mise en scène ou organisation du jeu interlocutif lui-même, avec des nuances elles-mêmes infinies.

- 63 Pour ce qui est de l'apostrophe en emploi autonome ou à l'initiale quand elle est prise dans un énoncé, la saillance interpellative est beaucoup plus caractérisée, mais non systématique. Certains énoncés sont en effet indécidables : quand je croise dans la rue quelqu'un que je n'ai pas rencontré depuis très longtemps, et qui, de ce fait, a changé, je dirai : PATRICK^{FB} (la courbe mélodique sera dans ce cas ascendante), soit un énoncé correspondant GROSSO MODO à C'EST BIEN TOI PATRICK^{FB}. L'activité est donc essentiellement une demande de confirmation, et non explicitement une interpellation.
- 64 Quant à l'apostrophe IN ABSENTIA, ou APOSTROPHE RHETORIQUE, son but est de recréer fictivement une coprésence, mais cette coprésence n'est pas nécessairement pensée sur le mode exclusivement interpellatif. La dimension énonciative y apparaît tout aussi importante (recréation d'une coprésence / colocation fictive) : elle participe ainsi d'une rhétorique de l'évidentiel. Par ailleurs, il s'agit d'une activité déictisante AM PHANTASMA, selon l'expression de Bühler (1934/1983), c'est-à-dire d'une activité déictique pour laquelle le champ spatial et personnel envisagé n'est plus d'ordre perceptif, mais d'ordre « mental, mémoriel et/ou projectif » (Danon-Boileau, 1992 : 633), en dégagement du support réel de la situation énonciative du locuteur. Si allocution grammaticale il y a, il n'y a pas interpellation véritable, l'allocutaire n'étant pas un partenaire interlocutif à part entière, et ne pouvant donc pas « se faire reconnaître à l'appel qui l'identifie » (Charaudeau, 1992 : 579), comme l'illustre l'exemple ci-dessous, cueilli dans la bouche d'une collègue :
1. et à la fin je me suis dit ô condensé théorique tu n'es qu'un résumé
- 65 Utiliser un terme d'adresse n'est donc pas nécessairement signaler qu'on interpelle la personne que ce terme spectacularise : l'apostrophe est le terme d'adresse prototypique, mais l'acte qui la sous-tend n'est pas toujours prototypiquement un acte interpellatif. Ainsi, si on applique à l'apostrophe figurant dans l'exemple suivant les critères définitoires que j'ai tenté de proposer pour l'interpellation, PAUV' CON ne vise pas à instaurer une relation d'interlocution, qui est ici arrivée à son terme, ce qui est signifié par le contenu de l'échange lui-même (CASS'-TOI), n'actualise en rien une assignation à être coénonciateur, et n'implique pas non plus la mise en attente d'une réaction de l'apostrophé :
2. A. ah non touch'-moi pasB. cass'-toiA. tu m' salisB. alors cass' cass'-toi pauv' con
(Salon de l'agriculture, 23.02.08)
- 66 Le but est même quasiment inverse. Au-delà des choix distributionnels, c'est le contexte qui permet d'envisager l'apostrophe comme prioritairement interpellative, ou non. Il en va de même pour tous les autres marqueurs mentionnés ci-dessus, pour lesquels l'aptitude à l'interpellation n'est pas exclusive de leurs emplois.

Bilan

- 67 Si l'actualisation interpellative est plurimodale (parole, prosodie, gestuelle, mimiques), les supports langagiers sollicités au sein de cette combinatoire sont, eux,

polyfonctionnels : l'interprétation interpellative relève ainsi davantage d'un faisceau d'indices que de marqueurs en propre. Seule une analyse contextualisante permettra de lever les ambiguïtés illocutoires. Il est donc sans doute plus juste de parler de configuration interpellative que d'interpellation en soi, en gardant à l'idée que les actes se cumulent fréquemment, et que l'interpellation est souvent en superposition avec l'adressage, la référenciation exophorique, ou l'injonction, c'est-à-dire d'autres actes corrélés à la construction intersubjective, relevant de la modalité allocutive. À partir de ces possibilités combinatoires, l'un ou l'autre de ces actes apparaîtra contextuellement comme le plus saillant.

- 68 Maintenant que j'ai essayé de débroussailler un peu toutes les questions générées par la notion d'interpellation, je vais tenter de montrer le comportement tout à fait irrégulier sur le plan syntaxique des formes interpellatives.

4. Les formes interpellatives : une syntaxe irrégulière

4.1. Une syntaxe externe irrégulière : du détachement à une autonomie syntaxique achevée

- 69 Quand les formes interpellatives sont linéarisées, leur caractère non intégratif est manifeste : aucune d'entre elles, dans les exemples proposés, ne se rattache à un quelconque élément support, et ne correspond, au plan fonctionnel, à un argument ou à un poste actantiel. Il est donc impossible de leur assigner une fonction syntaxique quelconque à l'intérieur de l'énoncé. Ce caractère non intégratif est marqué typographiquement à l'écrit et prosodiquement à l'oral (changement de registre tonal) : elles appartiennent de ce fait à ce qu'on nomme habituellement les CONSTRUCTIONS DETACHEES. Cette syntaxe détachée est, selon Pop (2001), un indicateur de CONVERSION PRAGMATIQUE, c'est-à-dire de transformation « d'une fonction grammaticale en fonction discursive (pragmatique) », le détachement s'avérant « un procédé de "rehaussement" » (IBID. : 258). Cette explication proposée par Pop, qui pose que le détachement syntaxico-prosodique doit être interprété comme un indicateur de passage à un type différent d'information, me paraît tout à fait pertinente si on l'applique aux formes interpellatives, la lecture descriptive cédant la place à une lecture pragmatico-déictique (les formes interpellatives mettant en place une relation interpersonnelle métadiscursive).
- 70 Le détachement, en tant qu'indicateur d'opération discursive, met ainsi en avant, pour les formes interpellatives, une pertinence interpersonnelle, et construit une sorte d'avant-plan discursif, qui modifie la lecture globale de l'énoncé. La lecture non descriptive (pragmatique) est ainsi corrélée au détachement.
- 71 Cette syntaxe autonome devient indépendance achevée, quand les formes interpellatives ne sont pas linéarisées dans un énoncé hôte, ce qui est un cas extrêmement fréquent puisque leur vocation est précisément de peser sur le monde en modifiant les paramètres de la situation d'énonciation : elles se suffisent à elles-mêmes, s'avérant des PHRASILLONS à part entière, porteurs d'une dynamique interactionnelle particulière (Tesnière les nomme des PHRASILLONS IMPÉRATIFS, dénomination qui regroupe les phrasillons de politesse, d'ordre et d'appel, 1959 : 98).

4.2. Une syntaxe interne tout aussi irrégulière

- 72 Pour ce qui est maintenant de la syntaxe interne de ces formes, elles posent aussi problème au regard d'une syntaxe classique.
- 73 En effet les interjections interpellatives (du type HEP), les formules de salutation (BONJOUR, BONSOIR, SALUT) et les formes verbales lexicalisées (DIS DONC / DITES DONC) en emploi interpellatif ne font preuve d'aucune transitivité : DIRE est en emploi absolu, HEP ne peut pas régir un complément, et BONJOUR peut certes régir un complément (BONJOUR À TOUS), mais il perd alors sa valeur illocutoire directement interpellative, pour se transformer, syntaxiquement, en adresse indirecte. Aucune de ces formes ne peut non plus être niée en l'état. Ces traits, pour irréguliers qu'ils soient, sont cependant partagés avec d'autres catégories, et en particulier avec les interjections non interpellatives.
- 74 Par contre, pour ce qui est de l'apostrophe nominale, sa syntaxe est unique, « hautement idiosyncrasique », comme le remarque Lambrecht (1998 : 35) : le déterminant est soit tout à fait contraint (article défini, possessif), soit absent, ce qui est le cas le plus fréquent. Ce comportement rapproche syntaxiquement le nom commun en apostrophe du nom propre. L'apostrophe nominale a alors la forme d'un simple « nom nu » (*ibid.* : 36), sans déterminant, au même titre que les attributs nominaux ou les appositions, par exemple. Mais contrairement à ces derniers, qui perdent leur capacité référentielle au profit d'une capacité prédicative, l'apostrophe propose un processus de référenciation original, la référenciation ne passant pas par une catégorie conceptuelle à actualiser, mais par une désignation directe. Pour les noms au singulier, l'interprétation se fait sur le mode de l'unicité référentielle, pour les noms au pluriel, la quantité est restreinte aux entités présentes dans la situation d'énonciation : l'extensité est donc construite en articulation avec la situation extralinguistique.

4.3. Une distribution syntaxique elle-même souvent atypique

- 75 Si les interjections, par définition, peuvent s'insérer où bon leur semble dans l'énoncé hôte, les interjections à visée interpellative sont tout aussi définitoirement en ouverture d'interaction. Il en va de même pour DIS/DITES DONC en emploi interpellatif. La distribution en ouverture de ces formes est une condition de leur interprétation. Il n'en va pas de même pour l'apostrophe, qui se caractérise par son atypicité au regard de la distribution des noms ordinaires : elle se joue des contraintes distributionnelles, séparant, en particulier, des éléments normalement inséparables, contrairement à ce que soutiennent Lambrecht (1998) — quand il avance qu'une apostrophe nominale ne peut pas s'insérer entre un verbe et tout SN complément essentiel —, mais aussi Marandin (1998) — quand il défend l'idée que l'insertion d'une apostrophe est « impossible » entre le sujet et le verbe ou entre le verbe et son complément essentiel, et qu'elle est « difficile » entre les constituants dépendant étroitement du verbe. La série d'exemples ci-dessous montre cependant que l'apostrophe a la particularité d'être très peu contrainte distributionnellement, puisque, aussi bien à l'oral (a, b, c) qu'à l'écrit (d), elle peut séparer des constituants normalement solidaires — le verbe et son COD (a), les constituants d'une locution verbale lexicalisée (b), l'auxiliaire et le participe passé (c), le verbe et son complément locatif contraint (d) :

1. a. la question des baisses d'impôts / je n'en fais pas du tout madame Royal °h un problème idéologique (N. Sarkozy, débat du 03.05.07 sur France 2 / TF1)b. telles sont tracées les grandes lignes d'un chantier pédagogique dont vous aurez / mesdames et messieurs / mission de proposer la mise en œuvre (J. Lang, débat à l'Assemblée Nationale, 11.04.02)c. je veux évoquer également les droits du parlement / que vous avez monsieur le président à nouveau défendus lors de vos vœux (AN, 09.02.06)d. Je vais, Clitiphon, à votre porte (La Bruyère, *Les Caractères*)

- 76 L'apostrophe impose de la sorte ses lois propres syntaxiques, qui ne sont pas celles des noms « ordinaires ».

Bilan

- 77 Ainsi toutes ces formes interpellatives se discriminent par une syntaxe non intégrative, qui signale la lecture pragmatique qu'on doit en faire. Elles révèlent une construction énonciative directement orientée vers autrui, que cette construction soit projetée par la forme marquant la volonté d'agir sur autrui, ou qu'elle soit aboutie grâce à une identification en propre.

Conclusion générale

- 78 L'interpellation est un acte complexe, aux limites floues, qui se matérialise dans des catégories linguistiques diversifiées. Elle présente des recoupements avec les RELATIONÈMES (marqueurs verbaux, paraverbaux et non verbaux, dont la finalité est d'établir ou de maintenir la relation avec son interlocuteur, qui « sont à considérer à la fois comme des REFLETS, et comme des constructeurs de la relation », selon Kerbrat-Orecchioni, 1992 : 37), avec les TAXÈMES (indices de place interactionnelle, permettant de mettre au jour des rapports de force), avec la DEIXIS (en tant qu'opération d'assignation de la référence par la situation d'énonciation, c'est-à-dire effectuant une référenciation par saturation exophorique).
- 79 Au plan énonciativo-discursif, les marqueurs interpellatifs transforment tout énoncé en énoncé allocutif, quel que soit le type d'énoncé impliqué. En outre, l'activité interpellative met en spectacle l'interaction, tout en travaillant à sa co-construction : elle ancre langagièrement un face à face, c'est-à-dire transforme une situation de coprésence en face à face, avec le cortège, précisément, de la face à préserver, du territoire à affirmer, défendre, sauvegarder, etc., et implique la coopération de l'allocutaire, puisqu'elle met en attente sa réaction projetée. Comme tout acte lié à l'énonciation, l'interpellation travaille la construction intersubjective. Quand elle est aboutie, aussi bien sur le plan de l'identification effective que de la réussite de l'acte de hélage lui-même, elle construit ce que les praxématiciens nomment un mode de textualisation indubitablement en *soi-même*, c'est-à-dire discriminant radicalement (en autre du *je*) son coénonciateur. Quand elle est saisie dans sa phase initiale, celle de l'ouverture à l'autre sans discrimination pleinement actualisée, elle correspond à une étape transitoire de la construction intersubjective, momentanément saisie en émergence, et prête à basculer du côté du *soi-même* dès lors que l'opération d'interpellation est réussie, et donc interprétée comme telle par l'autre du *je*.
- 80 Enfin, au plan de la production de sens, le positionnement d'autrui en colocuteur met en œuvre, systématiquement, des processus dialogiques : le locuteur, par le réglage de la forme interpellative choisie, qui positionne l'autre, se positionne lui aussi. La façon

d'interpeller est ainsi totalement significative du rapport projeté, et, au-delà, de la réaction supposée d'autrui à la construction de ce rapport.

- 81 Autant de valeurs aussi labiles qu'enchevêtrées, qui rendent très complexe l'approche de l'acte interpellatif : aussi puis-je conclure sans risque en reprenant l'appel à colloque : l'interpellation est bien « un objet de recherche difficile à cerner », et donc un excellent thème de colloque.

BIBLIOGRAPHIE

- Amiot D., De Mulder W. ET Flaux N. (éd.) 2001, *Le Syntagme nominal : syntaxe et sémantique*, Arras : Artois Presses Université.
- Barbérís J.-M., 1998, Barberis J.-M., « Pour un modèle de l'actualisation intégrateur du sujet », in Barberis J.-M., Bres J. et Siblot P. (ed.), 199-218.
- Barbérís J.-M., Bres J. et Siblot P. (éd.) 1998, *De l'actualisation*, Paris : CNRS Éditions.
- Benveniste É. 1974, *Problèmes de linguistique générale II*, Paris : Gallimard.
- Bühler K. 1934/1983, *La teoria del linguaggio*, Rome : Armando Armando.
- Charaudeau P., 1992, *Grammaire du sens et de l'expression*, Paris : Hachette.
- Charaudeau P. et Maingueneau D. (éd.) 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris : Seuil.
- Danon-Boileau L. 1992, « Ce que "ça" veut dire : les enseignements de l'observation clinique », in Morel M.-A. et Danon-Boileau L. (éd.), 415-425.
- Détrie C. 2006, *De la non-personne à la personne : l'apostrophe nominale*, Paris : CNRS Éditions.
- Détrie C., Siblot P. et Verine B. (éd.) 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours : une approche praxématique*, Paris : Champion.
- Dubois J., Giacomo M., Guespin L., Marcellesi Ch., Marcellesi J.-B. et Mével J. P. 1994, *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*, Paris : Larousse.
- Fauré L. 1997, « Les interjections à l'oral : quelles valeurs pour les vocalisations ? », *Cahiers de praxématique* n° 28, 127-48.
- Kerbrat-Orecchioni C. 1992, *Les Interactions verbales*, tome 2, Paris : Armand Colin.
- Lagorgette D. 2006, « Du vocatif à l'apostrophe : problèmes terminologiques et théoriques. Termes d'adresse et détachement en diachronie du français », *L'Information grammaticale*, n° 109, 38-43.
- Lambrecht K. 1998, « Sur la relation formelle et fonctionnelle entre topiques et vocatifs », *Langues*, volume 1, n° 1, 34-45.
- Le Goffic P. 1993, *Grammaire de la phrase française*, Paris : Hachette.
- Marandin J.-M. 1998, « Grammaire de l'incidence », version consultable en ligne, <<http://www.ilf.cnrs.fr/fr/Marandin>>

Morel M.-A. & Danon-Boileau L. (éd.) 1992, *La deixis* (Colloque en Sorbonne, 8-9 juin 1990), Paris : P.U.F.

Neveu F. 2004, *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris : Armand Colin.

Pop L. 2001, « Le détachement dans le groupe nominal : l'hypothèse de la conversion pragmatique », in *Le Syntagme nominal : syntaxe et sémantique*, Amiot D., De Mulder W. et Flaux N. (éd.), 125-136.

Riegel M., Pellat J.-C. et Rioul R. 1994, *Grammaire méthodique du français*, Paris : P.U.F.

Tesnière L. 1959, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris : Klincksieck.

NOTES

1. Conventions de transcription des énoncés oraux proposés : [/] [/ /] pause plus ou moins longue ; ['] élision non standard ; [°h] inspiration audible.
2. Il faut donc prendre en compte leur distribution syntaxique pour une analyse de leur production de sens.
3. *Hey* est réservé à l'appel en anglais. Commentant l'exemple *Hey lady, you dropped your piano*, D. Lagorgette s'interroge en ces termes sur les outils de l'appel : « On peut se demander si en fait l'accomplissement de l'appel ne repose pas autant sur l'un [*hey*] que sur l'autre [*lady*] » (2006 : 40).

RÉSUMÉS

Si l'interpellation est généralement définie comme un acte allocutif dans les divers manuels de grammaire, elle n'est pas autrement caractérisée, à l'exception notable de Charaudeau (1992). Cet article s'attache donc à proposer une définition linguistique de la notion d'interpellation, mais aussi de l'activité interpellative, et cela dans le cadre d'une approche énonciativo-discursive. Il pose ensuite l'idée d'une gradualité dans la force interpellative des termes supports de l'acte interpellatif, l'interpellation ne s'effectuant pas en tout ou rien. En effet, les formes utilisées, dans des co(n)textes différents, peuvent être plutôt préparatoires à l'interpellation ou véritablement interpellatives, ou encore peuvent superposer un autre acte à l'interpellation. Enfin il aborde le comportement tout à fait irrégulier sur le plan syntaxique des formes interpellatives, leur syntaxe non intégrative signalant la lecture pragmatique qu'on doit en faire. L'interpellation s'avère de la sorte un acte complexe, aux limites floues, mais dont la constante est de travailler la construction intersubjective, la façon d'interpeller étant totalement significative du rapport projeté, et, au-delà, de la réaction supposée d'autrui à la construction de ce rapport.

If interpellation as a rule, and in grammar books in general, is defined as an allocutive speech act, it is not given any other feature, the notable exception being in Charaudeau (1992). In this paper we will therefore propose a linguistic definition of the notion of interpellation, as well as of its actualization, and we will do so within the framework of an enunciative-discursive approach. Next we will put forward the idea of gradual interpellative strength in the terms supporting the speech act, since interpellation is realized somewhere in between all and nothing. This is

because, depending on the context, the terms in use may lead to interpellation or may be truly interpellative, or they may add another layer of interpellation. Also this paper touches on the totally irregular syntactic behaviour of interpellative forms, their non integrative syntax requiring a pragmatic reading. Interpellation reveals itself as a complex act, the boundaries of which are ill-defined, and the constant aim of which is to build up intersubjectivity, since the manner of interpellation is totally significant in the dialogue which is aimed at, and beyond it, in the expected reaction of the other as a contribution to this dialogue.

INDEX

Mots-clés : acte allocutif, intersubjectivité, coénonciation, gradualité interpellative

Keywords : allocutive speech act, intersubjectivity, co-enunciation, interpellative gradation, address form

AUTEUR

CATHERINE DÉTRIE

CNRS - Université Montpellier 3Praxiling UMR 5267